Journal étudiant de l'ENSA Paris Val-de-Seine

N°8 // Mars 2020 // Gratuit

Interview
Manuelle Gautrand
Ré-enchanter la ville

Vie étudiante
Un vent de colère dans les ENSA

Actualités artistiques
Le Hip-Hop

Culture architecturale
Être femme architecte

DH

DOUBLE HAUTEUR

Interview

Manuelle Gautrand, née en 1961, est l'architecte principale de l'agence MANUELLE GAUTRAND ARCHITECTURE, créée en 1991, assistée par Marc Blaising et Olga Vasiljeva.

Elle travaille dans des domaines très variés allant des équipements culturels aux bâtiments résidentiels, commerciaux et des bureaux, en France et à l'étranger. Son architecture se caractérise par la variété de formes et de couleurs utilisées et par la mise en place de modes de conception contemporains. Manuelle Gautrand parle ainsi de "ré-enchanter la ville", c'est-à-dire émouvoir, réinventer, renouveler, innover et proposer des réponses inattendues aux contraintes actuelles.

Le cinéma d'Alésia

DH: L'architecture d'aujourd'hui doit, selon vous poser la question du beau. Au travers de vos projets, comme par exemple le cinéma d'Alésia, quelle a été votre approche du beau ?

Manuelle Gautrand: Avant la question du beau, il y a la question des usages. Vous parlez du cinéma d'Alésia, qui est un projet culturel, et ce sont des projets qui, pour moi, doivent être éminemment ouverts sur la ville, dans un premier temps, et véhiculer du symbole dans un second temps. Le cinéma d'Alésia, nous avons vraiment essayé de ne pas le concevoir comme ce qui se faisait il y a une dizaine ou une quinzaine d'année, c'est-à-dire comme un multiplex plutôt en périphérie de la ville et qui n'a aucune porosité vers l'extérieur, un genre de boîte complètement fermée, assez autiste par rapport au contexte. Ce cinéma, du fait de son implantation en centre-ville, en face d'une église inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO- nous a donné envie d'exceller dans cette notion de symbole culturel et de créer une inter-relation entre le dedans et le dehors qui soit extrêmement forte. Cette relation se fait visuellement, avec beaucoup de transparence entre l'intérieur et l'extérieur, mais elle se fait aussi physiquement puisqu'on a gardé une liaison -maintenant fermée à cause de vigipirate- entre la place et la rue d'Alésia.

Ensuite, toutes les communications verticales ont été magnifiées, nous voulions que ces circulations soient une sorte d'entre-deux entre les salles plongées dans le noir et l'extérieur très lumineux. L'essentiel pour nous était que les gens aient plaisir à emprunter ces circulations verticales, que ce soit un moment intermédiaire important entre la promenade sur la place d'Alésia et lorsque l'on est assis dans une salle en train de regarder un film.

L'objectif premier était de redonner ses lettres de noblesse au cinéma, de concevoir un énorme projet culturel, et, finalement, la question du beau c'est la résultante de toutes ces décisions prises en amont sur la transparence, les connexions visuelles, c'est ça qui nous a aidé à rendre les choses belles. Parce que si l'on parle beaucoup d'écologie, de contexte, d'environnement, le beau il faut en parler, c'est un objectif qui vient couronner tous les autres objectifs lorsqu'on les a réussis. Le beau vient par-dessus, coiffer tout cela, et c'est quelque chose de très important pour nous à l'agence.

DH: Comment un bâtiment peut délivrer un message au travers de sa façade, élément principal impactant l'image de la ville et ses habitants ?

M.G : Cette façade, comme nous souhaitions créer une communication visuelle entre le cinéma et la place, est vitrée sur la majeure partie de sa surface. Vitrée plein ouest, l'objectif était de la filtrer avec une sorte de brise soleil. Et la solution choisie a été cet écran de LED, que vous avez dû remarquer. En réalité, il est translucide, c'est une succession de baguettes de LED horizontales avec plus ou moins d'espaces entre chaque : c'est-à-dire que quand on regarde la façade frontalement, au centre les baguettes de LED sont très denses et au fur et à

mesure que l'on se répand sur les côtés, vers le haut ou vers le bas, elles se délitent et s'éloignent les unes des autres et les Led sont plus grosses. Cela permet de flouter l'image, de faire en sorte qu'elle soit très lisible et assez détaillé au centre et qu'au fur et à mesure il y ai une sorte de fondue enchaînée vers les bordures de la façade, parce qu'en réalité on ne pouvait pas mettre de LED aux murs mitoyens pour ne pas risquer d'éblouir les riverains. Ainsi, plus il se dégrade et plus l'espace intérieur devient lumineux puisque l'entraxe entre les Led grandit. Il y a une espèce d'inversion, et, ce qui est assez beau c'est lorsque l'on est à l'intérieur de nuit -même si c'est aussi visible de jour- on peut voir le reflet, l'image à l'envers de l'écran, et la place dans le même temps, c'est une sorte de double image.

Ré-enchanter la ville

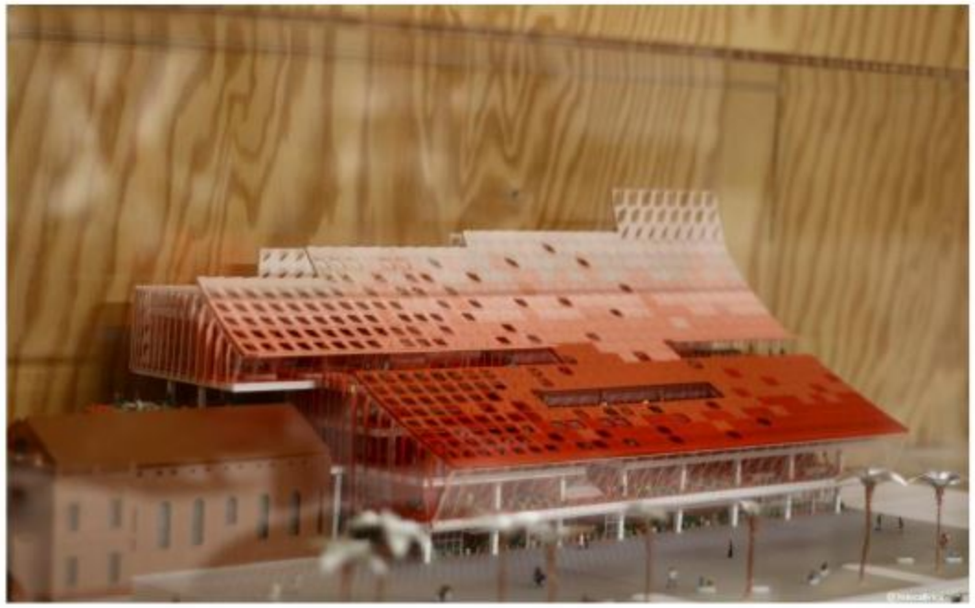
DH: Est-ce que vous pensez que la ville est désenchantée aujourd'hui, et si oui, pourquoi ?

M.G: Après avoir beaucoup voyagé, j'ai eu l'idée suivante : les villes européennes restent enchantées. Il y a également d'autres grandes métropoles mondiales qui le sont mais je pense qu'il y a un sens de la cité, de la ville conviviale, avec une histoire, une mémoire, une Atmosphère -avec un grand A-, dans les villes européennes. Par opposition certaines autres grandes métropoles mondiales ne l'ont pas ou ont tendance à la perdre. Ce qui nous sauve dans les villes européennes, c'est qu'il y a une histoire énorme, on sait la garder et au fur et à mesure imprimer de nouvelles couches plus modernes. Je pense que l'on est plus délicat que dans d'autres métropoles où l'accroissement devient galopant, et dans lesquels il y a moins de maîtrise et peut-être moins de volonté de garder cette histoire toujours présente aux côtés de l'écriture actuelle.

Pour autant il y a un risque, le côté ville-musée. Il faut savoir donner de l'importance à la complémentarité ancien-moderne et une ville doit pouvoir laisser la place à cette architecture contemporaine, tout en le faisant avec intelligence et sensibilité. L'enchantement est là. C'est une ville qui ne fait pas table rase partout, qui sait conserver des pièces maîtresses fondamentales ou les recycler, qui ne démolit pas et ne les laisse pas se détruire par elles-mêmes. Un bâtiment est un être vivant, une ville est un organisme géant qui demande à ce que l'on s'en occupe, à ce qu'on l'étudie constamment et qu'on le guérisse quand il est malade.

Malheureusement les villes qui ont le plus de problèmes ce sont les petites villes. Il y a énormément de villes moyennes où les maires n'ont pas jugé suffisamment utile de s'occuper du centre-ville et ont construit, par volonté de facilité, sur des terrains vierges en périphérie, ce qui a généré l'agrandissement de la ville. Comme je l'ai déjà dit une ville est un être vivant, elle nécessite qu'on s'en occupe, et si on ne s'en occupe pas, elle se détériore, cela se ressent et les habitants la quittent. De nombreuses villes souffrent aujourd'hui de mal-logement, d'espaces publics qui ne sont ni chaleureux, ni réhabilités, ni même verts, et qui en deviennent abandonnés...

DH: Vous dites que chaque architecte doit préserver sa créativité pour ré-enchanter la ville. Comment fait-on pour ne pas perdre notre créativité face aux multiples urgences auquel nous sommes confrontés (crise économique, sociale et climatique) ?



M.G: Toutes les urgences sont autant de contraintes, chaque contrainte étant une chance inespérée d'être créatif. J'ai remarqué qu'à l'agence, quand on a des projets sur des terrains vierges, c'est finalement là que l'on est les moins inventifs. Toutes ces urgences, qu'elles soient climatiques, techniques, sont autant d'occasions de se remettre en cause, de se poser des questions, de dépasser le programme qui nous est donné et d'être encore plus imaginatif. Et je pense que la créativité de l'architecte, particulièrement aujourd'hui, est ce qui va permettre de dépasser les contraintes et de continuer à enchanter les villes.

De tout temps, l'enjeux des architectes a été le climat. La prise en compte de l'environnement n'est pas une nouveauté, elle date des années 60-70. Même si c'étaient des années folles et consommatrices, il y avait déjà cette prise de conscience très importante. Il me semble que ça fait déjà presque un demi-siècle que l'architecture est habituée à travailler avec cette matière qui est précieuse et se raréfie : la nature. L'architecture a toujours jonglé avec toutes ces contraintes, elles ont toujours été là, elles ont juste été autrefois posées différemment.

Aux étudiants

DH: Est-ce que le beau doit forcément être "justifié" lors de l'apprentissage du projet d'architecture ? Comment enseigner le beau en architecture ?

M.G: Je vais être très provocatrice en vous disant que si vous travaillez en France vous devez justifier le beau. Parce qu'on est un pays où la raison est plus importante, le processus intellectuel qui vous fait concevoir le projet d'une certaine manière est très important. Il est essentiel de pouvoir justifier l'esthétique aux maîtres d'ouvrage, aux instances, aux élus, aux politiques. Quand on crée c'est important d'expliquer ce qu'on créé, pourquoi, comment. En France c'est en expliquant les choses qu'un élu ou un maître d'ouvrage peut faire sien vos idées, votre processus et, au final, votre projet.

Là où je suis provocatrice c'est que je sais qu'à l'étranger ce côté justificatif est moins important. Et je me permets de vous dire qu'il m'est déjà arrivé de commencer à expliquer un projet en face de maîtres d'ouvrage étrangers, mais de l'expliquer par le détail, par le processus de création ; puis on m'a très vite coupée en me disant « c'est beau, on est sûrs que c'est la réponse, vous avez raison. ». Et j'ai vraiment remarqué ça dans plusieurs pays, qui respectent peut-être plus le côté intuitif du créateur. En France il faut être créatif et revendiquer son intuition et en même temps il faut, a posteriori, la vérifier, la justifier et prouver qu'elle est arrivée à bon escient.

Malgré tout je ne sais pas si le beau s'enseigne. Parce qu'avant tout le beau est subjectif. Même s'il y a un retour d'un certain académisme aujourd'hui, il n'y a pas d'école du beau. J'accepte que l'on n'aime pas mon projet si on ne le trouve pas beau. Il existe mille beautés, ça dépend de la culture, du passé, de son histoire personnelle. Par exemple j'ai été élevée dans le Sud, et peut-être pour cette raison j'aime beaucoup la couleur, la lumière crue et je sais que d'autres ne pensent pas comme moi, et je le respecte. Et quand je visite des lieux, lorsque je voyage, il y a des endroits que je ne trouve pas beaux mais qui m'interpellent, car je sais qu'ils ont une dimension esthétique forte.

Le beau ne s'enseigne donc pas facilement. Dans les cours de projet il est important de sensibiliser l'étudiant à l'aspect esthétique de ce qu'il est en train de faire. C'est une dimension très personnelle qu'il faut développer avec chaque étudiant, avec un regard critique. D'une certaine manière ça passe par le fait de rendre « esthète », d'aiguiser son regard, de voir le beau, de cultiver et de savoir ce que l'on trouve beau et ce que l'on trouve moins beau et ainsi se créer une imagerie mentale de la beauté. Un professeur doit

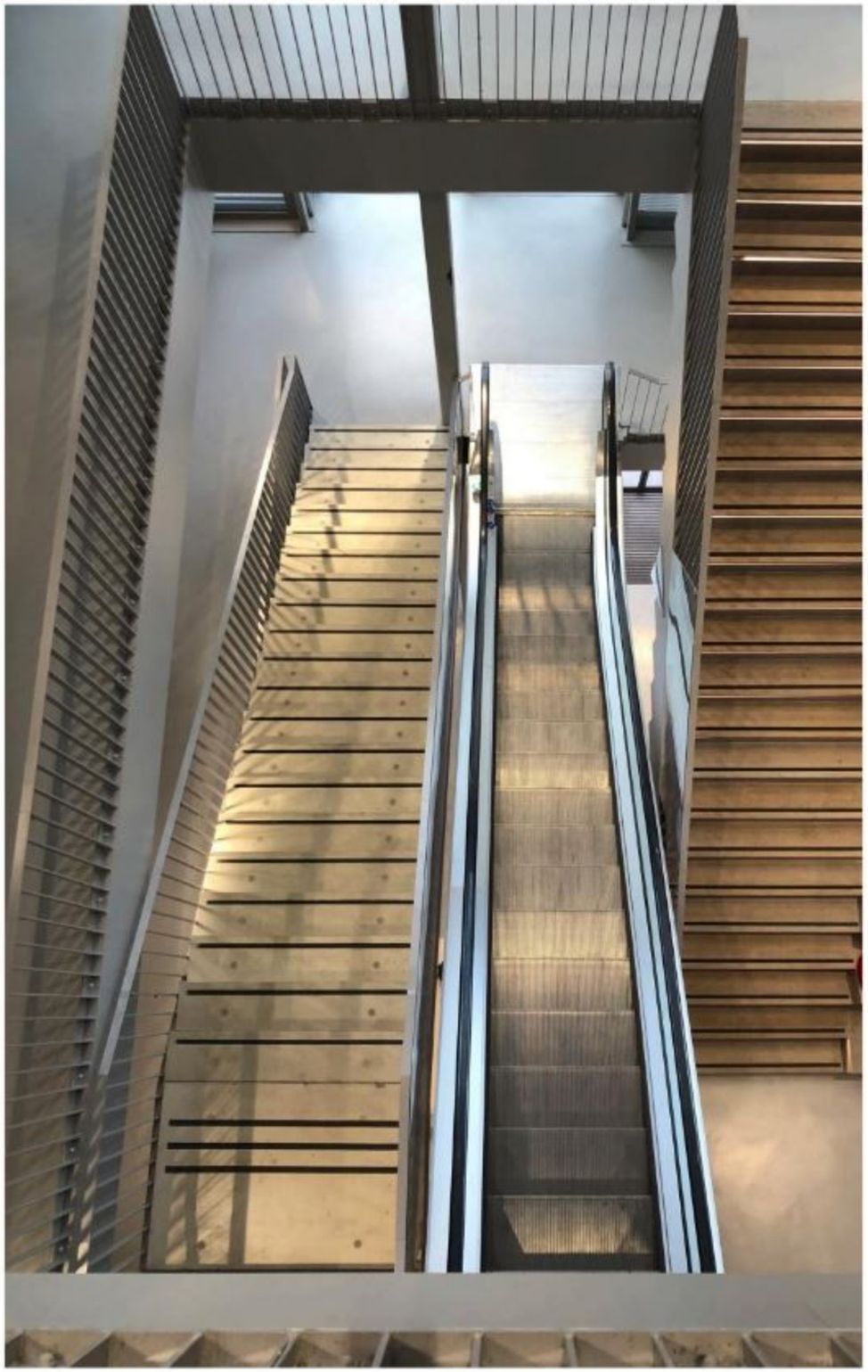
aider à cela, arriver à pousser chaque étudiant dans sa propre perception du beau. Et le pousser très loin, lui apprendre à être critique.

DH: Comment avez-vous vécu vos premières années en tant que femme architecte ?

M.G: Si je peux vous donner un conseil : il ne faut pas vous poser ce genre de question. La créativité n'a pas de sexe. La combativité non plus. Même s'il faut une certaine combativité dans ce milieu, il faut savoir la développer de manière naturelle. Il faut s'abstraire de cette forme d'éducation très genrée que l'on a pu avoir. Comme dans tous les métiers. Il faut vraiment mettre sa passion au-dessus de tout. L'architecture est une passion qui demande beaucoup d'investissement, beaucoup de travail et beaucoup de don de soi. Et au-delà de cet investissement qu'il faut savoir mettre dans cette création, il ne faut pas se poser la question du genre et il ne faut pas accepter que l'on vous la pose et il faut progressivement que vous vous attachiez à ce que le regard que l'on vous porte soit complètement neutre sur la question du genre. Il ne faut pas accepter d'être mis dans une case. Mis ou mise.

Le mot de la fin

DH: En un mot, à quoi vous renvoie le terme Double Hauteur ?

M.G: Pour moi Double Hauteur c'est de l'espace. Un espace sans hauteur c'est un espace qui peut être générique, qui ne donne pas suffisamment d'émotions. Ce qui caractérise le beau c'est l'émotion qui s'en dégage, et quoi qu'on en dise, lorsque l'on arrive dans un espace et que tout à coup il y a une double hauteur, il y a un effet de surprise, une émotion. Tout d'un coup, on a les yeux qui montent très haut, un rapport au ciel plus important, on a presque l'impression de s'élever. Pour moi vraiment Double Hauteur c'est s'élever, monter le regard, peut-être même s'échapper.

Propos recueillis par Maud Laurentie
Léa Balmy
Photographies: Valora Brice, Ladin Yacizi et Mélis Yurekli